

2 Conversation

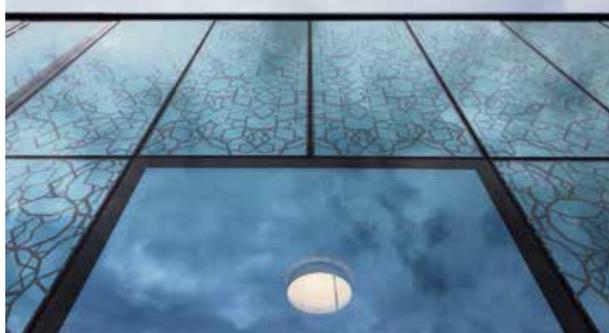
Religion, pétition et service public

DÉBAT Contrainte d'économiser 40 millions, la RTS va supprimer trois programmes religieux. Tollé et mise en ligne d'une pétition qui exige, notamment, que soit redéfini le service public

MARIE-CLAUDE MARTIN

Mauvais timing. Le 17 novembre, trois jours après les sanglants attentats de Paris, la RTS annonçait qu'elle allait supprimer dès 2017 trois programmes œcuméniques, pour des raisons d'économies. Deux à la radio, *A Vue d'Esprit* (Espace 2), *Hautes Fréquences* (La Première) et une à la télévision: *Faut pas croire* (RTS Un). Une réduction de 1,2 million sur un budget de 2,8, soit 40% de la somme allouée aux émissions religieuses.

C'est totalement disproportionné, jugent les branches médias des Eglises, Cath-Info et Médiaspro, qui cofinancent la structure RTSreligion. «A l'heure où la radicalisation religieuse est à l'œuvre, [...] ce choix éditorial est incompréhensible», estiment-elles. Plusieurs personnalités – dont le philosophe Alexandre Jollien, l'ancien directeur de l'Office fédéral de l'environnement Philippe Roch et Micheline Calmy-Rey – partagent cette opinion, convaincus que seuls l'information, la pédagogie et le dialogue permettent d'éviter les



La façade de la Maison des religions, à Berne, où sont représentés juifs, chrétiens, musulmans, bouddhistes et hindouistes. (PETER KLAUNZER/KEYSTONE)

replis sectaires. Ils ont donc lancé une pétition pour que la RTS revienne sur cette décision, jugée à la fois inadéquate en ces périodes de violences, cruelle (la suppression équivaut au démantèlement de la rédaction RTSreligion, un centre d'expertise et de compétence) et hâtive, puisque le parlement attend un rapport sur la définition du service public.

De son côté, le patron de la RTS, Gilles Marchand, évoque la nécessité urgente d'économiser et d'adapter l'entreprise à la réalité de ses moyens. S'il ne conteste pas l'importance des thématiques religieuses et spirituelles, il s'interroge sur la pertinence de les réserver à des cases dédiées. Il

préférerait, pour augmenter leur audience, les intégrer aux grands rendez-vous de l'actualité auxquels sont attachés une majorité de Romands. A cet argument, la conseillère nationale socialiste Ada Marra lui rétorquait, samedi, dans le *Forum* radiophonique: «Quand il n'y a plus de cases exclusives, les thèmes ont tendance à disparaître des grilles.» Et d'ajouter: «Je regrette que l'Audimat soit le chef des programmes.» Dans son blog, le directeur d'Avenir Suisse, Tibère Adler, estime que «c'est précisément la mission d'un service public financé par tous que de stimuler la production de contenus non rentables, ou qui ne peuvent pas (ou difficilement) être

produits directement par des acteurs privés».

Cette suppression relève-t-elle d'une logique d'audience ou cède-t-elle «à la mode d'un laïcisme outrancier, à l'instar de la nouvelle mouture de la loi genevoise?», s'interroge l'abbé François-Xavier Amherdt. Réponses sur le site de la *Tribune de Genève*, qui posait la question: «Faut-il maintenir les émissions religieuses?» Plusieurs internautes vont dans le sens de leur abolition, à l'image de ce commentaire: «L'Etat est laïc, et tous payent Billag. Donc soit on rajoute des émissions sur l'islam, le judaïsme, le bouddhisme et les autres, soit on enlève tout.»

Sur les réseaux sociaux qui se sont emparés du débat, on constate trois tendances. D'abord les «anti» purs et simples qui se demandent comment on pourrait guérir des excès de la religion par la religion? Ensuite, ceux qui estiment que la religion relève de la vie privée et qu'elle doit donc être bannie de la sphère collective. Enfin, les croyants ou non-croyants, les plus nombreux, qui pensent que la religion est une culture, à la fois politique et sociale, et qu'à ce titre elle fait partie des obligations du service public. Un service public dont il est grand temps de définir les objectifs, les missions et les cahiers des charges. Sur ce point, il y a unanimité. ■

PIQUÉ AU VOL

La griffe

Parmi les articles les plus partagés sur Facebook et sur Twitter, ces derniers jours, du site parodique Le Gorafi, il y a ces «Dix trucs tout simples pour devenir un guépard». En effet, qui n'a pas un jour rêvé d'en être un? Premier truc: avoir des griffes. Comment? «Laissez-vous pousser les ongles et aiguisiez-les régulièrement [...]. Vos collègues pourront trouver cela au début «bizarre» ou «dégoûtant», mais une entaille rapide et bien placée les calmera.»

La honte

Jolie fortune, mercredi, pour le hashtag #CestLaHonte-Quand. Exemple? Sur le fil Twitter de @Mariem_Hugoni: «... tu penses passer par une baie vitrée ouverte alors qu'elle était en réalité juste très bien nettoyée.»

TOKYO SELFIE

L'androïde qui rêvait d'être actrice

Elle est assise bien droite dans sa chaise roulante, non loin de la maison, au milieu des herbes hautes qui ondulent dans le vent. Ses cheveux attachés au-dessus d'un visage étrangement impassible, le ciel perdu dans son regard, elle récite: «Il me faut partir/bientôt/ou, je ne le sais pas/traverser sous les cerisiers...» Un poème de Shuntaro Tanikawa dont le titre, *Sayonara*, est aussi celui d'un film événement de Koji Fukada, à l'affiche depuis quelques jours à Tokyo. Particularité: un robot y tient l'un des rôles principaux.

Il s'agit de Geminoid F, un androïde ultra-réaliste de l'Université d'Osaka, dont le personnage – également un robot dans le film – prend soin d'une jeune femme atteinte d'un syndrome incurable dans un Japon touché par une catastrophe nucléaire majeure. Tandis que la population s'enfuit et que l'Archipel se vide, l'androïde (qui ne

peut pas marcher) veille sur sa propriétaire mourante (Bryerly Long) et lui récite des poèmes. Le scénario est adapté d'une pièce d'Oriza Hirata (dont *La Métamorphose* de Kafka l'an dernier remplaçait aussi l'insecte par un robot); au théâtre, lors de la première de *Sayonara* en 2013, des spectateurs croyaient voir dans la Geminoid assise sur scène une actrice en chair et en os. Etrange contraste que celui de ces deux corps, l'un précaire et l'autre presque éternel, dont les présences sont pourtant gémellaires.

Présence. Oui, à l'écran, celle de l'androïde est troublante. Battements de paupières, peau artificielle, activateurs buccaux: d'objet d'attention, Geminoid F devient sujet d'interaction. Plusieurs études montrent d'ailleurs qu'en conditions réelles, ces androïdes sont vécus comme des interlocuteurs bien plus concrets que l'image d'un individu sur un écran. *Sonzaikan*: c'est ainsi que les Japo-

nais désignent ce «sentiment de présence», cette existence irréfutable qui peut être celle d'une plante, d'un être ou d'un artefact. Celle de Geminoid F est d'autant plus frappante qu'elle s'impose alors même que son artificialité est sans cesse rappelée par l'anthropomorphisme que sa ressemblance appelle... «Regarder les étoiles», dit-elle, et «vivre jusqu'à la mort».

L'acteur, disait Diderot, joue au plus proche de la vérité de son rôle lorsqu'il en est émotionnellement le plus éloigné. C'est son paradoxe. De manière similaire, l'androïde de *Sayonara* traduit combien la présence humaine n'est pas tant une question de véracité ou d'unicité que d'imitation et de perception. Il y a là un constat tout à la fois très beau et très déstabilisant.

JONAS PULVER



SUR LES RÉSEAUX

Moi et mon double



A gauche, une photo d'identité plate et sans âme. A droite, une image tout sourire: telle est l'idée de la campagne de jeunes Iranien(ne)s qui partagent leur portrait, version officielle et version selfie. Avec, pour objectif, de dénoncer le décalage. La double identité est évidemment frappante pour les femmes voilées (et dévoilées). Quant aux hommes, ils jouent avec des accessoires, tels que lunettes de soleil, bijoux et piercings. Tout cela est ensuite publié sur Instagram avec le hashtag #kartmelichallenge. Le résultat, spectaculaire, peut s'évaluer sur le compte @Dontjudgechallenge, qui répertorie les participants et réunit plus de 121 000 abonnés à ce jour. Une réussite que cette opération lancée par une Iranienne de 23 ans, qui a expliqué son idée à *IranWire*. En conservant l'anonymat. Pour conserver aussi sa liberté. LT

Bêlements de troupeau

«J'ai beaucoup de mal avec les raclures qui font du fric sur les cadavres des gens abattus comme des chiens sur sa terrasse!» Mais aussi: «Vous me faites tous rire! Vous l'avez tous matée, cette vidéo, non?» Voilà deux commentaires extraits du torrent d'insultes déversées sur la page Facebook du restaurant parisien Casa Nostra (XIe), dont le patron est soupçonné d'avoir vendu au *Daily Mail* les images de vidéosurveillance enregistrées lors des attentats du 13 novembre. Pour 50 000 euros. On sait les médias britanniques coutumiers de ces méthodes, mais le patron de la pizzeria dément, et un autre internaute se révolte contre ceux qui «bêlent avec le troupeau» en instruisant le procès de ce restaurateur avant de savoir ce qu'il va faire de cet argent. S'il l'a touché. LT

«Être résistant»

France 3 a commencé à diffuser mardi soir la suite de la série *Un Village français*, qui retrace la période de l'Occupation dans une sous-préfecture fictive du Jura, jusqu'à la Libération. Le redémarrage a été précédé en France d'une campagne de pub intitulée: «Il va falloir être résistant.» Après les attentats à Paris, la formule a pris une tout autre dimension, ce que relève sur Twitter @RomainBurrel. Mais la com' de France Télévisions, interrogée par *Télérama*, a expliqué que cette campagne avait été mise sur pied bien avant le 13 novembre. Dans le contexte actuel, France 3 parle donc de «concours de circonstances». Le magazine, lui, titre: «La campagne de pub qui fait mouche», sous une photographie de l'acteur Robin Renucci – le très charismatique Dr Larcher dans la série – avec un pistolet pointé sur la tempe. LT

PUBLICITÉ



BOTTEGA VENETA

PORTE-DOCUMENTS EN VEAU

ZÜRICH GENEVE ST. MORITZ TEL. 043 344 86 36
BOTTEGAVENETA.COM